

Conclusions sur l'anthropologie des sexes et applications sociales

Par L. MANOUVRIER

(Suite ¹)

N'ayant pas ici la possibilité d'entrer dans de plus grands détails, je résumerai simplement les données fondamentales que je viens d'indiquer en un schéma auquel j'ai déjà eu recours pour représenter les conclusions générales de mon cours sur ce sujet à l'École d'Anthropologie en 1883. Il fut également exposé devant le premier « Congrès français et international du Droit des femmes » (Paris, 1889)². Sans prétendre à une précision mathématique en pareille matière, il me semble que ce schéma peut avoir une grande utilité par le seul fait qu'en rendant inséparables dans l'esprit les trois faits capitaux qui ressortent de l'étude comparative, anatomophysiologique, de l'homme et de la femme, il s'oppose à l'oubli trop fréquent de l'un quelconque de ces trois faits inséparables lorsqu'on envisage les deux autres. La plupart des erreurs commises, soit par les féministes, soit par les antiféministes, résultent de ce que les uns et les autres méconnaissent ou négligent souvent soit le premier, soit le second, soit le troisième de ces faits, alors que tous les trois doivent être pris en considération dans toute spéculation sociologique, politique, pédagogique ou morale relative à l'amélioration de la condition des femmes en vue de l'intérêt commun des deux sexes et du progrès social.

Représentons par deux lignes égales horizontales H et F l'ensemble des capacités fonctionnelles masculines (H) et féminines (F). Consi-

1. Voir *Revue anthrop.*, 1918, p. 173.

2. Indications anatomiques et physiologiques relatives aux attributions naturelles de la Femme. *C. R. du Congrès et Progrès français*.

dérons dans cet ensemble trois portions : capacités intellectuelle, musculaire, nutritive. Le développement de chacune de ces trois portions dans chaque sexe sera figuré, conformément à ce que nous avons dit, par trois tronçons des lignes H et F en coupant ces deux lignes horizontales par deux autres : l'une verticale et l'autre oblique. En effet, la ligne verticale sépare à droite deux portions égales représentant l'égalité intellectuelle des sexes. La ligne oblique divise le reste des lignes H et F en deux tronçons inégaux : l'un central, plus grand chez l'homme (supériorité musculaire), l'autre à gauche plus grand chez la femme (capacité nutritive supérieure). Menons

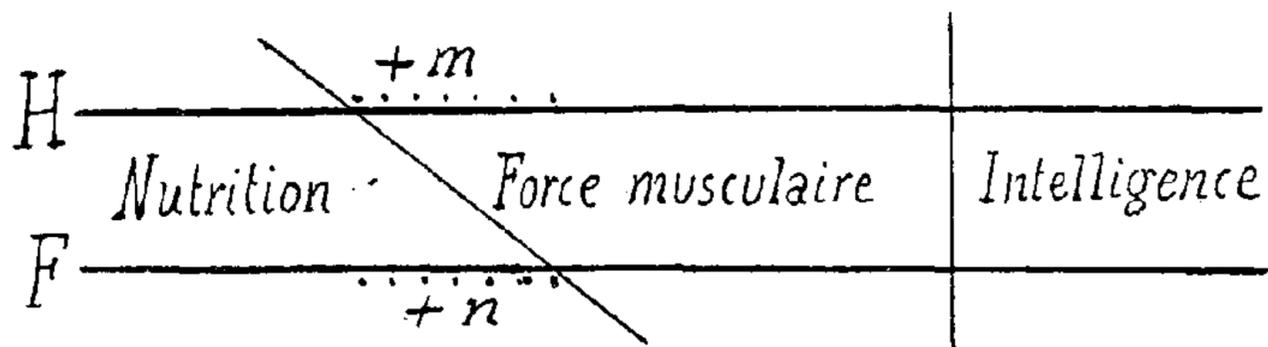


Fig. 1.

les deux lignes pointillées, et nous représentons ainsi par la partie $+ m$ la supériorité masculine, et par la partie $+ n$ la supériorité féminine. Tel est le schéma qui résume et réunit les prolégomènes biologiques du féminisme ; je dis prolégomènes, parce qu'on chercherait vainement à éluder et à remplacer par des conventions, des faits naturels qu'il n'est au pouvoir de personne de supprimer ou de modifier.

Leur réunion dans notre schéma facilite les déductions générales que l'on en peut tirer.

On peut remarquer d'abord que la supériorité masculine m est utilisable par son possesseur pour lui-même ; il en peut tirer parti industriellement et, puisque son intelligence n'est pas moindre que celle de la femme, il est en somme supérieur en puissance à celle-ci. Il peut l'opprimer, s'il le veut.

La supériorité n de la femme, au contraire, constitue pour celle-ci non un avantage dans la lutte, mais un empêchement et des besoins. Socialement la valeur de cette supériorité est inestimable ; c'est la condition même de l'existence de la race. Mais la femme n'en peut tirer parti pour elle-même. Sa supériorité ne profite qu'à la société ; elle est pour l'enfant. Son attachement supérieur à l'enfant devient

pour elle un autre impedimentum. En cas d'égoïsme de la part de l'homme elle est obligée de subvenir avec des moyens moindres à des besoins plus grands. Ou bien il faut qu'elle séduise l'homme, pour que celui-ci consente à faire son devoir.

Ce devoir, le schéma l'indique avec évidence : l'excédent masculin m doit être consacré à l'excédent féminin n autant que ce dernier doit être consacré à l'enfant ; m représente la dette de l'homme envers la femme, au même titre que n représente la dette de la femme envers l'enfant ou la race ; m et n sont deux dettes imposées par la nature.

La préparation mensuelle à la maternité, la gestation, l'accouchement, l'allaitement, les soins indispensables à l'enfant, tout cela est du travail ; et puisque c'est un travail indispensable à la société, mettant obstacle, en outre, au travail pécuniairement productif, il doit être rémunéré, gagé sur le produit nécessaire de m ou des substitutifs dérivés de cette supériorité masculine.

D'après l'ensemble des attributions dévolues aux femmes dans la généralité des peuples, on peut dire qu'en regard de la diversité des métiers masculins comportant une multitude de spécialités, il y a un métier pour tout l'ensemble du sexe féminin, si bien qu'on pourrait l'appeler *le métier de femme*. Cette opposition suggère aussitôt l'idée que le sexe masculin dans son ensemble a dû faire dans un bien plus grand nombre de directions des efforts favorables à l'extension des facultés humaines en même temps qu'à leur produit, d'où l'on pourrait être tenté d'inférer que, si le progrès intellectuel humain s'est effectué principalement par l'effort masculin, le progrès cérébral réalisé dans l'espèce humaine doit se trouver supérieur dans le sexe mâle. Mais l'observation montre que la supériorité intellectuelle est transmissible d'un sexe à l'autre. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que la diversité des objets sur lesquels se dirigent les efforts intellectuels exige une diversité semblable de ceux-ci. Les points extérieurs d'application de l'énergie utilisée étant très variés, la variété des produits sera également supérieure, d'autant plus que chaque progrès dans ce sens en suscite d'autres et les rend possibles sous l'effort d'un travail ne différant pourtant pas, en lui-même, du travail précédent.

Il faut considérer aussi que la somme imposante des progrès scientifiques et industriels accomplis par le sexe masculin est le fruit d'un travail collectif de la division toujours croissante de ce travail, et

constitua un résultat social dont la réalisation graduelle s'est effectuée en réalité moléculairement, pour ainsi dire. Il n'a pas coûté à chaque travailleur, si ce n'est à un très petit nombre, un effort intellectuel physiologiquement spécial. Les découvertes ne sont pas pour cela faites par n'importe qui et l'on doit honorer ceux qui sont parvenus à les faire, mais nous envisageons ici la question au point de vue purement physio-psychologique.

L'extrême division de la plupart des travaux masculins, élément nécessaire de progrès dans la production, nous semble être pourtant, en un sens, un élément de progrès organique grâce à la répétition poussée à l'extrême, chez un très grand nombre d'individus, d'actes parfois difficiles et demandant un effort dans une direction nouvelle ou précédemment peu usitée. Mais la valeur d'ensemble de chacun de ces individus se trouve au contraire plutôt diminuée par cette spécialisation d'une étroitesse extrême dans le travail industriel.

L'homme ayant été de tout temps beaucoup plus libre de se mouvoir avec plus de puissance dans un cercle beaucoup plus étendu et dans des directions plus variées, plus libre même dans l'emploi de son intelligence, c'est à l'activité masculine que sont dues en immense majorité les œuvres d'art et de science accomplies par l'esprit humain. Il est admissible et même très probable qu'à l'origine les femmes purent être et furent des initiatrices et des participantes principales dans les directions d'art et de connaissance où elles étaient plus particulièrement stimulées par les besoins attenants à leurs attributions naturelles, et où elles pouvaient trouver autour d'elles les matériaux nécessaires à la confection d'un outillage primitif. Leur part dans la formation primitive de divers arts tels que la médecine, la littérature, la musique, la confection des vêtements, des tissus, des vases, etc., peut avoir été prépondérante jusqu'au point où le perfectionnement de chaque art a nécessité l'intervention de moyens plus divers et de la spécialisation masculine.

Il existe en effet, et c'est un fait capital, une spécialisation féminine qui s'est imposée avant toute autre comme une nécessité de tous les temps et de tous les lieux et dont la largeur est assez grande pour absorber l'activité intellectuelle aussi bien que musculaire des femmes. Cette spécialisation peut être ainsi nommée malgré la diversité des actes et des préoccupations qu'elle comporte, par simple opposition avec l'ensemble des attributions naturelles mas-

culines. Mais la spécialisation féminine, également naturelle, est toute différente de celle qui résulta de la différenciation nécessaire des professions sociales dans un même sexe. Elle résulte en effet de la différenciation même des sexes qui rend chacun d'eux complémentaire l'un de l'autre bien au delà du fonctionnement reproducteur et a pris dans l'espèce humaine une importance proportionnée à l'élévation du rang zoologique de celle-ci, à la complexité de son intelligence et des besoins tant individuels que sociaux.

L'enfant se trouve plus longtemps rivé à sa mère, bien au delà de l'allaitement et de la première enfance qui dure des années. La mère s'y attache d'autant plus et se trouve ainsi triplement besogneuse du concours paternel. Le père, de son côté, se trouve plus étroitement attaché à sa compagne, à ses rejetons, à l'abri commun, au foyer, tout cela devenu comme une partie de lui-même, en même temps que la réciprocité des affections et la communauté des besoins créent une solidarité plus étroite accrue par la concurrence que sentent autour d'eux le père, la mère, les enfants eux-mêmes. Il y a au foyer, des plaisirs, des peines, des craintes, des espoirs communs.

Le foyer demande un pourvoyeur accomplissant une certaine tâche sociale rémunératrice et soutenu dans ses efforts par ses affections familiales. Mais il y a aussi à la maison et autour de la maison du travail à faire, un travail assez varié, assez difficile pour que les muscles et le cerveau de la mère y trouvent la plus large utilisation et le plus complet exercice, alors même que la femme ne participe en rien au travail du pourvoyeur. Dans le genre de vie des paysans agriculteurs qui, en raison de sa haute et ancienne généralité, doit servir de *prototype* en pareille matière, le travail masculin est dur, mais celui de la femme est le plus souvent excessif pour des mères, d'autant plus qu'en face de tâches sans cesse renaissantes qui s'imposent rigoureusement et qui seules sont considérées comme un travail, les devoirs et les fatigues résultant de la maternité apparaissent comme de simples embarras ne devant pas retentir sur l'accomplissement du véritable « travail ». Il en est ainsi même aux yeux des femmes, sous la pression de nécessités dont elles comprennent la rigueur. Aussi, dans leur ignorance complète des nécessités hygiéniques les plus impératives, résistent-elles aux souffrances avec un courage qui persiste jusqu'au bout des forces humaines,

prenant même tout juste le temps nécessaire pour accoucher et considérant les infirmités qui en résultent souvent comme des conséquences à peu près normales de la maternité devant être supportées sans plainte.

Le travail de l'homme exige une dépense musculaire plus grande en somme, mais surtout plus intense. Il nécessite des intervalles de repos que la femme ne connaît guère à cause de la multiplicité des besognes qui lui incombent et dont certaines, n'exigeant qu'une faible attention, sont reposantes pour les muscles et peuvent être accomplies en pensant à autre chose. Les préoccupations ne manquent pas, soit ordinaires soit incidentes, venant de tous côtés : ménage, culture, repas, vêtements, matériel, animaux domestiques, soins et surveillance des enfants, maladies, relations extérieures d'affaires, de voisinage, de famille, etc., participation ordinaire ou incidente au travail du mari, notamment pour toutes les récoltes, le jardinage, certaines cultures. Certes l'épouse ne suffirait pas à de telles exigences ou elle y pourvoirait mal si elle n'était secondée ordinairement par les vieux parents et par ses enfants garçons ou filles qui, de bonne heure, apportent leur contribution croissante jusqu'à l'âge de la séparation.

Très heureuses ainsi, dans leur vie suffisamment autonome et variée, peuvent être les paysannes.

Admirables de courage et de dévouement, elles ne s'effrayent d'aucun travail, méprisent la fatigue et supportent stoïquement les souffrances physiques. Elles paraissent d'ailleurs satisfaites de leur sort sans que les charmes de la vie champêtre (*O fortunatos nimium...*) soient aussi sensibles pour elles que pour le poète. Ce sort serait en somme enviable, la vie agricole pouvant d'ailleurs devenir moins dure, et les familles paysannes continueraient à être comme des pépinières de santé, de force physique et morale, sans le fléau très protégé qui, après avoir été simplement la cause de soucis intermittents pour les épouses villageoises, a introduit par suite d'un désordre social, jusque dans les familles, une cause de querelles, de brutalité, d'abâtissement, de misère, de maladie et de dégénérescence, sans parler des conséquences moins directes qui sont rarement comprises alors même qu'elles sévissent le plus terriblement.

Toujours est-il que les paysannes trouvent dans leur genre de vie l'occasion d'exercer en totalité leur intelligence aussi largement

pour le moins que les hommes, d'autant plus que ces femmes si affairées au foyer connaissent et comprennent les travaux masculins auxquels elles participent généralement, tandis que le concours réciproque est rare. Elles remplissent souvent le rôle de directrices et tout au moins de conseillères si bien que, même dans les pays où elles semblent être de simples servantes des maris, c'est à elles que l'on préfère s'adresser (comme l'a noté particulièrement l'administrateur Mondières chez les Annamites), lorsqu'il s'agit d'affaires litigieuses et embrouillées que le mari ne peut réussir à exposer clairement.

La vie agricole étant prototypique ainsi qu'il a été dit plus haut, et d'autre part la population des villes ayant sa source dans celle des campagnes, l'importance des faits que nous venons de noter est capitale.

Le rôle des épouses et mères à la ville est de même ordre, bien que souvent modifié par la diversité des professions, l'étroitesse des spécialisations et la nécessité fréquente pour deux conjoints de concourir chacun séparément à l'entretien pécuniaire. Mais la femme reste toujours la ménagère. Si sa tâche est moins compliquée de ce côté que celle de la paysanne, elle n'en reste pas moins une tâche variée dans ses détails, très souvent plus que celle du mari et demandant plus d'intelligence. S'il s'y ajoute un métier féminin exercé à l'extérieur, il y a deux charges accumulées, dont la première doit forcément souffrir et conséquemment toute la famille. Les enfants sont négligés et vagabondent dans des conditions souvent dangereuses. Le mari cède aux tentations qui le guettent à toute heure. Il dissipe son gain, etc. La filière est assez connue.

Dans les humbles professions des « prolétaires », généralement, aussi bien à la ville qu'à la campagne, l'intelligence et le courage (virtus) sont exercés chez les femmes autant et plus que chez les hommes. Si le rôle masculin comporte dans les professions élevées des tâches plus complexes, une supériorité masculine apparaît alors, en général; mais c'est par l'effet d'une sélection sociale particulièrement masculine et, en outre, d'exigences qui sollicitent alors plus rigoureusement le courage et l'activité intellectuelle des maris. Mais les occasions pour les femmes de manifester et de mettre en valeur les qualités intellectuelles ou morales qu'elles peuvent posséder, et leur supériorité nullement rare sur celles

des maris, sont loin de faire défaut même dans les situations élevées.

L'instruction nécessaire aux maris et les virtuosités qu'ils ont acquises pour conquérir leur profession et dans l'exercice de celle-ci tendent à séparer là comme ailleurs les attributions sexuelles, et beaucoup plus que dans la catégorie très nombreuse des petits commerçants boutiquiers, notamment. Ici la répartition sexuelle des occupations professionnelles, y compris la direction, est souvent difficile à distinguer. Mais si complète que soit, en ce cas, la participation de la femme, il y a toujours une charge qui lui incombe très spécialement et s'ajoute aux autres; c'est celle du ménage et des enfants.

Cette tâche-là est universellement féminine dans tous les temps et lieux, parce qu'elle est naturelle et regardée comme telle par tout l'ensemble des deux sexes. Elle est commandée par la nature des êtres et la force des choses, préparée en conséquence par l'éducation des filles dès le début de la vie. Chez les peuples les plus civilisés, non moins que chez les plus primitifs, le soin des enfants et du ménage est considéré par les femmes aussi bien que par les hommes, et malgré la sévérité de ses exigences, comme un apanage auquel il est honteux et coupable pour une femme de renoncer; dans lequel il est malséant qu'elle se laisse suppléer par le mari sans nécessité absolue, auquel le mari ne peut même participer ouvertement, en dehors du cas de force majeure, sans faire injure à la mère aux yeux des autres femmes et sans encourir leurs moqueries. Il semble qu'en ce cas elles estiment qu'il s'est produit un empiétement sur les *droits*, sur le *domaine légitime* de leur sexe. Il en est vraiment ainsi et leur sentiment au sujet du bon ordre social sur ce point n'est pas moins juste que général.

Ce sentiment ne résulte pas seulement du choc reçu par des habitudes invétérées et par l'insoumission à une « mode ». C'est en effet le bon ordre social, l'ordre commandé par la nature qui se trouve intéressé et avec lui l'intérêt de l'un et de l'autre sexe, l'intérêt général.

Il y a du plaisir dans le travail quand celui-ci est conforme aux aptitudes, aux inclinations. La fatigue, l'ennui qu'il peut entraîner sont supportés patiemment grâce à la perspective des avantages qu'il doit procurer, des affections qu'il peut satisfaire. Sous ce rapport les travaux du ménage, très variés et par suite brefs, n'exigent pas d'efforts musculaires trop intenses. Ils produisent en outre

chacun son résultat très visible et à profit immédiat pour la femme et toute la famille. Ils ne sont ni commandés, ni dirigés, ni surveillés. Ils constituent plutôt que ce qu'on appelle communément un travail (bien qu'il en soit un très considérable), une occupation volontaire et libre en apparence; d'où l'épouse et mère considère son travail de *maîtresse de maison* comme une fonction lui appartenant en propre, consacrant son titre et le sanctionnant dans une large mesure en même temps qu'elle accroit, avec son propre bien-être, celui de son mari, la puissance de travail de ce dernier.

Cette tâche accroit l'influence de l'épouse sur le mari, pour lequel résulte une certaine dépendance, et de la mère sur les enfants qui attendent d'elle continuellement presque toutes leurs satisfactions et reconnaissent d'autant mieux son autorité.

Plus constante est la présence de la mère à la maison, plus l'affection de l'enfant grandissant acquiert de profondeur et de solidité, plus l'influence affective prendra d'importance dans son caractère et le rendra sensible aux considérations familiales qui pourront retentir sur sa conduite future, plus ses sentiments seront influencés dans la direction altruiste. Il n'est pas bon que l'enfance soit privée des influences qui se produisent uniquement au foyer familial et viennent plus particulièrement de la mère qui en est l'*âme*, comme on le dit très justement mais qui, dans les centres industriels surtout, est obligée de travailler du matin au soir dans un atelier ou une usine. L'enfant peut apprendre à l'école des préceptes de morale et les réciter; il lui manque quelque chose d'essentiel qui se développe dans la famille, au foyer normal, sans leçons ni livres et qui ne peut être donné ni par les leçons ni par les livres, — quelque chose qui prépare le terrain pour les semailles. L'absence de la mère au foyer est une influence démoralisante pour la famille entière, car elle atteint aussi le père et la mère elle-même. Ce n'est pas ici le lieu d'insister.

La participation considérable de la femme au travail extérieur du mari dans les campagnes ne présente pas un pareil danger. Elle se produit auprès du mari et des enfants qui eux-mêmes y contribuent. Ce sont là des conditions au contraire excellentes, si ce n'était qu'elles sont souvent trop exténuantes pour les mères. Divers perfectionnements ont déjà atténué et arriveront à supprimer cet excès.

Mais dans les villes le danger est grand et à faces multiples. Si la

femme est obligée de participer à l'entretien pécuniaire du ménage par un travail industriel accompli à la maison, ce qui peut être une nécessité familiale et sociale, la situation est analogue à celle de la famille agricole. Mais un travail qui tient la mère presque constamment éloignée du foyer au détriment de la bonne tenue et du bien-être des enfants, du mari et d'elle-même, supprimant les avantages de toute sorte qui résultent de la vie de famille, cela constitue une immoralité qui s'est produite par adaptation à une autre immoralité et qui en entraîne d'autres, à son tour ; triste enchaînement dont les conséquences sont malheureusement incomprises. Cela ne semble guère correspondre à une direction sociale vraiment normale.

Il est possible que le désordre dont il s'agit soit une adaptation à des nécessités d'ordre économique, générales et inéluctables ; c'est même en partie certain. Mais alors on peut douter que de pareilles nécessités correspondent à un progrès moral ; et cela, joint à une multitude d'autres choses, montre que, dans ce que désigne trop complexivement ce prestigieux mot *progrès*, il y a une part à retenir comme précieuse et une part à rejeter.

(A suivre.)